

SURVIVING

MATTER

REPETITIONS

A TAPESTRY

OF PLOTS

DISTANT ISLANDS SPECTRAL CITIES

BANISTER FLETCHER

FELLOWSHIP

UNE

COMMUNAUTE

INTERPRETATIVE

UNE

ARCHIVE

DE

VIVANTE

ECHOES

L'EMANCIPATION

OVERVIEW



« Entre-tenir »^[1] une archive vivante de l'émancipation

Note no. 1, janvier 2024

J'ai le plaisir d'avoir reçu, il y a quelques mois, avec mon projet « Distant Islands, Spectral Cities », le Banister Fletcher Global Global Fellowship pour l'année académique 2023/24, accueilli par l'Institut de l'Université de Londres à Paris (ULIP). Au fil de ce travail en cours, je publie une série de notes pour partager quelques-unes des ambitions et des questions structurant cette recherche qui se concrétisera par des textes, invitations et conversations ainsi qu'un temps fort à Paris en avril 2024 et des événements satellites à Londres. Ce fellowship prend pour objet les formes d'émancipation et d'imagination politiques et esthétiques de populations minorisées en Europe, en considérant leur fragilité. Il tient également compte de la précarité de gestes de recherche confrontés de manière grandissante à des effets systémiques puissants qui remettent en cause une part de leur éthique en menaçant la production de communs de savoir. « Distant Islands, Spectral Cities » marque ainsi le point de départ d'une méthode de tissage collectif qui initiera « une communauté d'interprétation » dont l'objectif est de continuer de se développer autour d'un lieu de confiance, de collaboration et de s'élargir au-delà de cette première série d'évènements et de rencontres.

Olivier Marboeuf

Ce soutien à la recherche du Banister Fletcher Global Fellowship est traditionnellement dédié aux questions d'urbanisme et d'architecture^[2], disciplines dont j'ai choisi d'interroger et de déplacer les canons dans une perspective décoloniale. Ceci afin de suivre les trames discontinues de formes de vies et de résistance caribéennes à Paris et à Londres – et leur circulation entre ces deux capitales impériales. Les sites de savoir et de transmission, les lieux de mémoire des diaspora de la Caraïbe ont une géologie particulière, une matérialité dont il faut prendre le temps de ressentir les crises et les mutations. Car cette matière *diaspo-caribéenne* ne prend pas toujours la forme d'ouvrages et de figures confortables, solides, stables, faciles à classer : des bâtiments, des écoles, des monuments, des congrès, de gentilles manifestations colorées et des grands récits taillés dans de vieilles pierres en hommage aux héros de la nation. Ce n'est pas non plus une matière docile, qui se laisse faire et dont on

peut extraire et reconduire le commerce tranquille des métaphores au service des grandes institutions de l'art et de l'éducation. Elle demande des comptes, de prendre sa part de risque au sein d'une communauté solidaire « aux visages sales »^[3]. Car elle est le produit d'histoires et de puissances de vies déplacées, déshumanisées, d'existences déconsidérées qui se sont heurtées aux structures sociales racistes de l'occident et qui pourtant n'ont eu de cesse d'inventer, dans la colère et la honte, dans le dénuement et le deuil, des gestes, des lieux et des esthétiques de résistance^[4]. Et continue de prendre le risque de le faire. C'est tout l'enjeu de cette recherche que d'investir une méthode qui ne vise pas à célébrer de nouveaux héroïsmes minoritaires, mais qui crée les conditions d'accueil de l'impureté de vies abîmées, de la beauté d'alliances et de filiations fragiles, de tentatives et de gestes inachevés, souvent punis par l'injustice de la loi et les négligences de l'histoire. Des gestes qui insistent et reviennent hanter les lieux. C'est pourquoi nous souhaitons tisser une histoire qui doit beaucoup aux bricolages savants, aux errances et rencontres fortuites, aux détournements secrets, aux cours du soir et aux longues conversations de la nuit, aux manifestations interdites, festives, spontanées et parfois violentes qui instituent des lieux éphémères par la force du corps et du son, par la ruse des images et les détours de la langue. Et ainsi faire honneur aux morts et aux vies indignes, faire archives des manières de se tenir, de résister en laissant des traces à la surface et dans les tréfonds de la ville. Et, à notre tour, apprendre à les entre-tenir.

Pour entrer en relation, en complicité même, avec ces matières dispersées, intimes, fugitives, une méthode collective et transdisciplinaire est nécessaire. Elle vise à explorer et à transmettre ce que ces épisodes diasporiques portent d'un projet d'émancipation sans cesse interrompu, mais tenace. Et ce faisant à cultiver, par une politique de la présence, tous les gestes qui rendent ce projet de nouveau agissant au service d'une véritable transformation sociale.

Une tapisserie de parcelles : temps non-linéaire et répétitions

Ce court temps de recherche me permet d'expérimenter, de partager et d'approfondir une technique de la parcelle (*plot*) inspirée d'une lecture abolitionniste du fameux texte de l'autrice et essayiste jamaïcaine Sylvia Wynter « Novel and History, Plot and Plantation »^[5] – dont j'ai déjà proposé des pistes d'interprétation dans mon essai *Suites décoloniales : s'enfuir de la plantation*^[6]. J'aimerais travailler, en conversation, sur l'agencement d'évènements, d'incidents et artefacts culturels passés et présents, parfois sans lien apparent, mais dont le tissage traduit pourtant la nature d'un mouvement d'émancipation particulier, ses formes visibles et plus discrètes, ses fulgurances et ses bifurcations. Ses esthétiques, ses idéaux et ses formes d'opportunisme qui peuvent parfois apparaître comme des trahisons. De ce point de vue, l'héritage de Stuart Hall est décisif. Ses travaux comme ceux de ses successeurs à Birmingham et ailleurs ont initié une conception essentielle de ce qui fait culture et tradition

dans le double arrachement de la diaspora caribéenne et ses tentatives de recombinaison d'une communauté solidaire, d'une puissance d'agir à partir d'héritages fragmentaires, d'épisodes conviviaux ou tragiques sous le ciel européen. Nous ferons de la réflexion ouverte par le texte de Wynter un outil qui vise à ne pas laisser ces épisodes rester à l'état de perturbations provisoires de la grande histoire (la plantation), mais à les accueillir au contraire comme des espaces permettant de pratiquer des possibles (la parcelle, le jardin créole) qu'il s'agira alors de relier et de faire grandir en les répétant.

Ici, l'idée de répétition est double. Elle fait écho à une épistémologie temporelle non-linéaire, à la poétique de la spirale du temps caraïbe (Frankétienne) où tout est déjà là, où les événements ne cessent de revenir dans des formes différentes, ce qui va affecter la relation à ce que l'on voudra bien appeler des archives. Mais l'idée de répétition est aussi utile pour souligner la nécessité centrale d'une politique abolitionniste qui fait advenir une vie désirable en la pratiquant par fragments, en la performant/répétant^[7] à chaque fois que possible – « life in rehearsal » (Ruth Wilson Gilmore). Le tissage d'une tapisserie d'évènements oblige aussi à porter attention aux ruptures de certains mouvements sans les penser comme des synonymes d'échecs. Ces interruptions sont des motifs de savoir qui nous apprennent beaucoup des stratégies de division, des élans contradictoires tout autant que des rapports de force, faux alliés dans un contexte donné. Autant d'outils et d'avertissements pour construire les répétitions à venir et leurs engagements.

Communauté interprétative et éthique de la nécessité : extractivisme, responsabilité et archive « adressée »^[8]

Cette approche de la répétition structure l'écologie et l'éthique de cette recherche. Comme nous l'avons noté en introduction, nous devons inventer ses formes à la lumière des fragilités engendrées par une économie du savoir plus que jamais orientée vers la prédation et la réussite individuelle. Notre objet est ici de développer une relation à l'archive qui dépasse le vocabulaire de la « découverte », la quête obsessionnelle de « la première fois » et de l'inédit afin d'imaginer d'autres régimes de production de valeur que la fièvre extractiviste, le *columbusing* et aux autres tactiques d'appropriation. Toutes ces pratiques d'interruptions qui contribuent à la dispersion des récits et fragilisent leurs transmissions, qui écartent aussi souvent celles et ceux pour qui ces histoires sont des présences vitales, des adresses, des hantises même, incarnées jusqu'au traumatisme.

Une recherche qui a trait à des histoires fragmentaires de la Caraïbe ne saurait reproduire des logiques de domination et des motifs de violence matérielle et épistémologique qui, à bien des égards, sont à l'origine de la tragédie de cette région du monde et contribuent aujourd'hui encore à certaines de ses incapacités structurelles. Mais nous ne pouvons ignorer les effets néfastes de la précarité grandissante des acteur·ices de

l'art et de l'université qui les entraîne dans des formes de compétition féroces pour survivre sur différentes scènes. Avec pour conséquence des pratiques agressives de recherche et de production qui s'étendent en clôturant des parcelles de savoirs et en délégitimant de nombreuses manières de dire, de faire et d'imaginer les histoires et leurs interdépendances. Nous choisissons de considérer ces effets systémiques nocifs, ces « arrière-plans » comme de véritables préoccupations méthodologiques afin d'inscrire cette recherche dans une dynamique de réparation. Cela implique de questionner qui a le privilège d'être dans la pièce, de se tenir autour de la table. Mais aussi de créer les conditions d'une hospitalité pour des paroles et des vocabulaires situés^[9]. Cette attention s'applique également aux usages, bénéfices et devenirs de cette recherche, ce qui oblige à penser la continuité de la communauté au travail qu'elle rassemblera et les nécessités, les urgences auxquelles elle devra faire face.

C'est le sens de la deuxième lecture du principe de répétition qui suppose l'institution d'une *communauté interprétative*^[10] autour des archives, c'est-à-dire d'un groupe qui produit des traductions situées d'événements et de traces du passé. Et qui fabrique ainsi une propriété collective, une responsabilité et un projet partagés. Ce dernier point est d'importance car il permet de penser la *performance de la répétition (rehearsal)* comme un geste qui fait advenir les potentialités des archives, poursuit ce qu'un événement, une forme tentait de réaliser et qui est resté inachevé, recompose une filiation qui oblige. *Acte de continuité* où l'archive est pensée comme un « blueprint » – une tentative – et non plus comme une marchandise, un fétiche sur le marché du capitalisme cognitif. Nous examinerons notamment comment les marches, les veillées, les danses, les pratiques du récit et de la poésie ainsi que tout un jeu de performances participent de cette pratique de conservation / préparation qui relie l'acte passé à l'acte à venir tout en dissimulant ses enjeux pour un regard extérieur.

Entre-tenir les murs^[11] : lieux de sociabilité

Nous verrons aussi que ce que je nommais plus tôt « un acte de continuité » a pour conséquence un engagement particulier qui voit dans l'archive une adresse appelant à des formes de présence, de retour, d'implication des corps dans les espaces où les événements se sont produits et pourraient se reproduire – le terrain d'étude devient terrain d'action et lieu de réparation. Il faudra ainsi sortir à chaque fois que nécessaire des murs de l'université et des institutions artistiques, s'affranchir autant que possible des exigences de production pour éprouver collectivement certains savoirs et partager les risques qu'ils impliquent avec celles et ceux qui continuent à les entretenir. A l'heure d'une montée des politiques racistes et xénophobes en Europe, de la criminalisation de nombreuses vies et de l'expansion du recours aux violences policières comme mode de gouvernance des villes, il nous faut chercher de nouvelles manières de travailler en lien avec des espaces urbains où se multiplient les frontières, les clôtures et les zones

de non-existence. Cette politique de la présence et de la solidarité doit contribuer à repenser les objets et les enjeux même de nos recherches, de nos œuvres : inventer des espaces hybrides capables de concilier les différents gestes de recherche et de création de la société. *Entre-tenir* des arts de la résistance et des archives de l'émancipation, sans cesse revitalisées, ré-agencées et débattues.

Matières survivantes et mascarades : épistémologie de la transfiguration et du monstrueux

Pour finir, il me semble important, afin d'ouvrir plus largement encore les formes et les vocabulaires de cette recherche, de revenir sur quelques unes des particularités des matières de la Caraïbe diasporique. Car celles-ci vont influencer la manière de « redonner vie » à des événements passés, sédimentés dans la géologie des cités européennes. La déshumanisation au cœur de la Traite transatlantique a elle-même produit de nouvelles catégories épistémologiques, les objets et matières parlantes, dont la trajectoire vers un *(re)devenir humain* impacte fortement les esthétiques et les modes de transmissions du savoir qui nous intéressent. Ce passage vers un nouveau vivant à partir du non-être, ce devenir indéchiffrable, au plus près de la chute et par les chemins de la nuit, nous en retrouverons des traces dans les manifestations nocturnes et les émeutes, les carnivals et les *balls*, les écritures fugitives qui courent sur les murs de la ville et les infrabasses ingouvernables qui *font des morts les alliés des vivants*^[12]. C'est à cet art urbain de la nécromancie, à cette histoire des lieux innommables, qui fuient les définitions et les mains policières, à laquelle nous souhaitons offrir hospitalité. Cela implique d'accueillir au sein de cette communauté interprétative des artistes et auteur·ices, des chercheur·euses et étudiant·es, des chorégraphes, des graffeurs, des poètes, des activistes, des acteur·ices associatifs ainsi que des voix que cette matière traverse et qui échappent à toutes les catégories. Tout cela en célébrant le désir de défaire les autorités du savoir et de travailler (dans) des langues capables de rendre compte de cet état changeant d'une matière vivante qui affecte et recompose l'éthique d'une communauté à venir.

[1] L'expression « entre-tenir » tente d'évoquer une communauté qui à la fois se soutient, s'entretient au sens d'une réparation mais aussi d'une conversation. La parole collective est ici pensée comme un soin qui ne produit pas de dette.

[2] Sir Banister Flight Fletcher (né le 15 février 1866, décédé le 17 août 1953) était un architecte et historien de l'art britannique. Son traité *A History of Architecture* (1905-1921) a exercé une influence durable sur l'histoire de l'architecture dans le monde anglophone.

[3] Voir : Olivier Marboeuf, « Dirty faces » [visages sales] in *Art and Solidarity Reader: Radical Actions, Politics and Friendships*, dir. Katya García-Antón, Valiz, 2023.

[4] Voir : James C. Scott, *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts* (Yale University Press, 1992).

[5] Sylvia Wynter, « Novel and History, Plot and Plantation », *Savacou*, no. 5 (1971), p.95-102.

[6] Olivier Marboeuf, *Suites décoloniales : s'enfuir de la plantation*, Editions du Commun, 2022.

[7] En français *répéter* signifie à la fois « to repeat » and « to rehearse ».

[8] J'ai débuté une conversation à propos de l'adresse que portent les archives minoritaires avec l'autrice et universitaire d'origine haïtienne Stéphane Martelly à l'occasion d'une conférence associée à l'exposition « Sédiment : les archives comme base fragmentaire » curatée par Denise Ryner à la Galerie Léonard et Bina Ellen / Université de Concordia à Montréal (printemps 2023). Voir : <https://olivier-marboeuf.com/2023/04/02/lar-chive-comme-lieu-speculatif-conference-et-conversation-avec-stephane-martelly-fr/>.

[9] Voir : Olivier Marboeuf, « Parler avec des mots à soi », Blog de l'Espace Khiasma, 2018, republié ici : <https://olivier-marboeuf.com/2018/12/30/comme-un-lundi-parler-avec-des-mots-a-soi/>.

[10] Voir : Stanley Eugene Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, trans. E. Dobenesque et avec une préface par E. Citton, Les Prairies Ordinaires/ Éditions Amsterdam, 2007.

[11] On dit souvent dans les quartiers populaires de France et du Maghreb que les jeunes hommes qui ne font rien dans les rues, « tiennent les murs ». Nous tentons ici de retourner cette expression péjorative qui décrit le désœuvrement en imaginant une possibilité de se tenir dans un quartier comme manière de le conserver, de le soigner, de le tenir debout, digne, de le rendre habitable et habité.

[12] Voir : *Handsworth Songs*, dir. Black Audio Film Collective (John Akomfrah; Reece Auguiste; Edward George; Lina Gopaul; Avril Johnson; David Lawson; Trevor Mathison) (1986).